

COCHO, Paul, *Mes carnets de guerre et de prisonnier, 1914-1919*, transcription Françoise GATEL et Michel DOUMENC, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Mémoire commune, 2010, 228 p.

Disons-le d'entrée : il faut lire les « carnets de guerre » de Paul Cocho, cet épicier briochin mobilisé au sein du 74<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale (RIT) de Saint-Brieuc en 1914. Les raisons en sont multiples.

La première tient sans doute à la rareté relative de ce type de documents rédigés par des combattants bretons de la Grande Guerre. Si, depuis une vingtaine d'années, les publications de mémoires voire de correspondances se sont multipliées<sup>6</sup>, celles de carnets de ce genre, tenus au jour le jour, restent l'exception : elles concernent, en général, de simples « carnets d'étapes », fort peu diserts. Or – et c'est là le second intérêt de ces carnets –, Paul Cocho a très régulièrement tenu la plume, chaque jour parfois, tout au long du conflit ou, pour le moins, autant que la lecture de ses notes permettent de le saisir, chaque fois que les événements qu'il vivait le méritaient à ses yeux : ce sont ainsi les pages de neuf carnets qui ont été noircies, neuf carnets au moins car la perte de l'un d'entre eux, au moment de la capture du territorial en mai 1918, est certaine. On peut ainsi saisir les logiques de l'écriture en temps de guerre et, plus encore, au front et au combat, et ce d'autant plus aisément que les notes de Cocho se révèlent en général fort détaillées. La chose mérite d'être notée : ce n'est pas le cas, en effet, de tous les documents de ce genre. Ainsi, les carnets de guerre de Marc Bloch, jeune normalien, alors professeur de lycée à Amiens – et bientôt universitaire –, lui aussi mobilisé comme sergent dans l'infanterie, capitaine à la fin de la guerre, se limitent à quelques mots très secs, rédigés il est vrai dans de petits agendas peu propices aux longs épanchements : indication d'une position, d'une action, ne dévoilant rien ou presque de la pensée de l'auteur<sup>7</sup>. Cocho, au contraire de son homologue du 72<sup>e</sup> RI, n'est pourtant pas un professionnel de l'écrit au sens strict du terme ; mais peut-être le fait de tenir au jour le jour la chronique des événements saillants de la journée relève-t-il, malgré tout, d'une certaine « culture professionnelle » chez notre épicier habitué à tenir ses comptes quotidiennement.

---

<sup>6</sup> Outre les lettres de Michel Urvoas ou celles de Joseph Carrée (THOMÉ, Jacques, *Le fantassin de Kerbruc*, Vauchrézien, Ivan Davy éd., 1992 et MOUGENET, Patrick, « Pour Dieu, pour la France en avant ! ». Sentiment national et premières semaines de la Grande Guerre vécues par Joseph Carrée, soldat français [41<sup>e</sup> RI] », *Historiens et géographes*, n° 355, 1996, p. 21-42), signalons DUMONT-LE DOUAREC, Jean-Paul (éd.), *Armandine. Lettres d'amour, de Binic au front, 1914-1918*, Spézet, Éd. Keltia Graphic, 2008, des lettres fort mal éditées d'ailleurs. Quant au récit du Fougerais Ambroise Harel, récemment réédité (HAREL, Ambroise, *Mémoires d'un poilu breton*, Rennes, Ouest-France, 2009), il relève pour une part d'un autre genre, à l'instar de la plupart des « carnets de guerre » à notre disposition, rédigés après coup.

<sup>7</sup> BLOCH, Marc, *Ecrits de guerre, 1914-1918*, Paris, A. Colin, 1997, p. 41-69.

Une troisième raison, indéniablement, pousse à lire ces carnets : ce qu'ils dévoilent de la guerre, finalement souvent mal connue, des « territoriaux », ces soldats appartenant à des classes trop anciennes pour être, sauf exception, engagées en première ligne. Or, justement, le 74<sup>e</sup> RIT – tout comme les autres régiments de la 87<sup>e</sup> division d'infanterie territoriale, notamment le 76<sup>e</sup> de Vitré – se trouve régulièrement en première ligne : à Langemark, en Flandres, à l'automne 1914, au moment de la « course à la mer », après quelques semaines d'entraînement en Normandie ; entre Boesinghe et Ypres à nouveau, en avril 1915, là même où les Allemands utilisent pour la première fois la fameuse ypérite de manière massive ; sur le Chemin des Dames, au printemps 1918, secteur alors plutôt calme, jusqu'à ce que Lüdendorf y lance l'une des grandes offensives destinées à percer le front allié, le 22 mai. En cela, ce qu'on lit sous la plume de Paul Cocho n'a pas grand-chose à voir avec l'expérience d'un autre territorial breton, fréquemment cité en raison de son engagement régionaliste, Loeiz Herrieu, mobilisé quant à lui au sein du 88<sup>e</sup> RIT de Lorient<sup>8</sup>. Certes, l'on voit bien le régiment briochin agir dans des fonctions habituelles pour une unité de ce type : moissons « à six cents ou sept cents mètres des boches » en septembre 1915 (p. 62), « service routier » en avril 1917 (p. 114), aménagement des tranchées en juin suivant comme en septembre 1915 ; « ce que l'on remue de terre » écrit d'ailleurs Cocho à cette occasion, se félicitant « d'être gradé car simple soldat, pas habitué à manier la pelle et la pioche, pareil travail eût été bien dur » (p. 67). Mais le 74<sup>e</sup> semble bien plus souvent au contact de l'ennemi, dans ces tranchées de premières lignes soumises aux tirs allemands, des tranchées qu'il faut à l'occasion défendre.

C'est là une quatrième raison de se lancer dans la lecture des carnets de l'épicier briochin : ces pages offrent en effet des éléments de réponse – en aucun cas « la » réponse – à certaines des questions qui taraudent les historiens actuels de la Grande Guerre, notamment quant à la possibilité d'investir l'expérience des combattants, dans toutes ses dimensions. Expérience de la captivité bien évidemment, puisque que Cocho est fait prisonnier au premier jour de l'offensive allemande sur l'Aisne en mai 1918, passant ensuite sept mois en Allemagne, à l'hôpital, dans un camp puis dans la ville de Graudenz, en attendant son rapatriement qui n'intervient qu'en janvier 1919, *via* le Danemark. Expérience de la confrontation à la modernité de la guerre, très régulièrement évoquée, dans toutes ses dimensions : celle des moyens de destruction mis en œuvre de part et d'autre, celle des « avions », des véhicules automobiles par centaines que l'on emprunte pour monter au front ou changer de secteur – contrastant avec les difficultés de la marche, dont se plaint notre combattant à plusieurs reprises ; celle, encore, des moyens de transmission qui l'occupent à compter de 1916, liaisons optiques ou transmission par le sol (Tps).

---

<sup>8</sup> HERRIEU, Loeiz, *Le tournant de la mort*, Plessala, Association Bretagne 14-18, 2002.

Le contraste entre cette « guerre moderne » et la dureté des conditions de vie n'en ressort que de manière plus nette, la boue, la pluie, le froid constituant parallèlement le quotidien de ces soldats, y compris en plein été parfois. Mais Cocho nous en dit aussi beaucoup, plus ou moins explicitement, sur l'incompréhension qui très vite se développe entre le « front » et l'« arrière », sur les rapports de hiérarchie au sein des unités combattantes, sur l'importance des amitiés, notamment celles forgées au feu, des relations avec les « pays » bretons et plus encore briochins, sur ce que l'on pourra qualifier – ou pas... – d'une certaine « culture de guerre », notion plastique certes, mais qui nous semble particulièrement stimulante, notamment dans l'acception qu'en donnent A. Prost et J. Winter<sup>9</sup>. Chez notre territorial, celle-ci repose, notamment, sur une indéniable « culture professionnelle » – celle du combattant au front –, une culture rapidement acquise par les poilus d'ailleurs, caractérisée par une peur contrôlée à défaut d'être vaincue, par la capacité à reconnaître les projectiles, par le développement d'une « nouvelle économie sensorielle » – l'expression est de C. Prochasson –, de nouveaux rapports au corps aussi. Cette « culture de guerre » va au-delà sans doute de ces dimensions professionnelles et sensibles. Elle implique, chez Cocho comme chez beaucoup, un sens aigu du « devoir », l'intégration d'un certain « consentement » – nous reprenons ici, à dessein, un vocabulaire polémique – qui doit sans doute beaucoup aux rapports à la religion qui sont ceux de l'épicier briochin, militant catholique avant- comme après-guerre.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur la richesse des carnets de Paul Cocho. Ainsi de sa vision de l'ennemi, des « Boches », curieusement absents dans les premiers carnets, ou de ses relations ambivalentes à l'Allemagne – « polonaise » et catholique – où il séjourne comme prisonnier, des relations plus complexes sans doute que celles d'avant mai 1918. Ainsi de ses rapports aux femmes, notamment pendant sa captivité. Ainsi de l'évocation presque obsessionnelle qu'il fait, lors de cette même période, de la nourriture, une nourriture décrite sous l'angle de la pénurie mais aussi du goût – l'insistance à décrire le plaisir qu'il a à recevoir de la Croix rouge danoise 500 g. de beurre ne se trouverait sans doute pas, par exemple, chez un soldat provençal (p. 198). Ainsi de la place de la rumeur, évoquée très régulièrement entre novembre 1918 et janvier 1919 concernant le retour, en une situation fort différente donc de celle analysée dès 1921 par M. Bloch dans un célèbre article.

De tout cela – et de bien d'autres choses encore –, le lecteur aurait d'ailleurs aimé que les éditeurs scientifiques du texte pensent à parler, qu'ils redonnent à l'expérience de guerre de Cocho toutes ses dimensions. Et si l'on ne peut que se féliciter de la publication, dans une collection universitaire à la diffusion particulièrement large,

---

<sup>9</sup> Les deux auteurs parlent de « l'ensemble des formes discursives au travers desquelles les contemporains ont compris le monde en guerre dans lequel ils vivaient » ; PROST, Antoine et WINTER, Jay, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004, p. 217.

de ces *Carnets*, on ne pourra s'empêcher de regretter que ce riche document n'ait pas bénéficié d'un travail d'édition à la hauteur de son intérêt. Au-delà des quelques erreurs – parfois grossières cependant –, des quelques cartes par trop sommaires, d'une préface ne permettant guère de saisir l'originalité toute relative du document, ce sont les annotations trop rares, l'absence presque totale de mise en perspective de ce texte qui posent en partie problème : comment ne pas s'étonner, par exemple, de l'absence de toute comparaison avec les – certes moins riches – *Carnets de guerre et de captivité* d'Élie Préauchtat, soldat de la 9<sup>e</sup> compagnie... du 74<sup>e</sup> RIT, dont la publication ne peut avoir échappé aux éditeurs du texte<sup>10</sup> ?

L'expérience de la guerre qui est celle de Paul Cocho – une expérience plurielle, irréductible sans doute en cela aux grands schémas d'analyse proposés par l'historiographie polémique de ces dernières années – n'a sans doute rien d'extraordinaire. Le récit qu'il en tire l'est sans doute beaucoup plus. Dommage que l'une, comme l'autre, n'aient pas été mieux mis en valeur : le renouvellement en cours – depuis une dizaine d'années – des recherches sur la Bretagne dans la Grande Guerre en aurait largement bénéficié.

Yann LAGADEC

Claude GESLIN, Patrick GOURLAY, Jean-Jacques MONNIER, Ronan LE COADIC, Michel DENIS, *Histoire d'un siècle, Bretagne 1901-2000. L'émancipation d'un monde*, Morlaix, Skol Vreizh, 2010, 398 p.

L'ouvrage a été coordonné par Michel Denis qui aurait dû en rédiger deux chapitres mais la maladie et la mort l'en ont empêché. Les auteurs ont voulu une histoire de ce vingtième siècle breton marqué, différemment, par les deux guerres mondiales, par un renouveau économique, social et culturel. Une synthèse, qui certes ne peut « tout dire », mais avec quelques oublis curieux tel le début de la Seconde Guerre mondiale. Un ouvrage centré sur la Bretagne, certains auteurs oubliant parfois le contexte général et surtout interprétant les faits du vingtième siècle dans une perspective téléologique, avec leurs yeux d'historiens de 2010. Or, l'historien doit d'abord resituer dans le contexte pour comprendre les attitudes et les comportements à un moment donné : ainsi, dire qu'en 1940, on pressent que la séparation des prisonniers de guerre d'avec les leurs sera longue, est faux. L'armistice de juin 1940 laisse espérer au contraire la signature proche d'un traité de paix.

<sup>10</sup> PRÉAUCHAT, Élie, *Carnets de guerre et de captivité d'Élie Préauchtat, soldat à la 9<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> du 74<sup>e</sup> RIT de Saint-Brieuc*, Plessala, Association Bretagne 14-18, 2006. Dus à un officier dépendant d'un autre régiment territorial de la 87<sup>e</sup> DT, les carnets de J. Clément, du 76<sup>e</sup> RIT de Vitré, offrent eux aussi un utile complément, CLÉMENT, Joseph, *Carnets de guerre d'un officier d'Infanterie territoriale. Lieutenant Clément Joseph au 76<sup>e</sup> RIT, [du] 5 octobre 1914 au 20 novembre 1918, et la première attaque aux gaz du 22 avril 1915*, Plessala, Association Bretagne 14-18, 2006.